

## L'humanité

*Il était une fois en Anatolie* de Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2011,  
157 minutes

André Roy

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

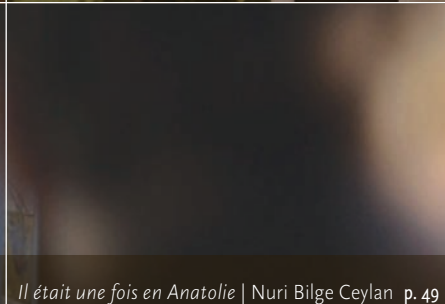
Roy, A. (2011). Compte rendu de [L'humanité / *Il était une fois en Anatolie* de Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2011, 157 minutes]. *24 images*, (155), 48–49.



*Le gamin au vélo* | Jean-Pierre et Luc Dardenne p. 61



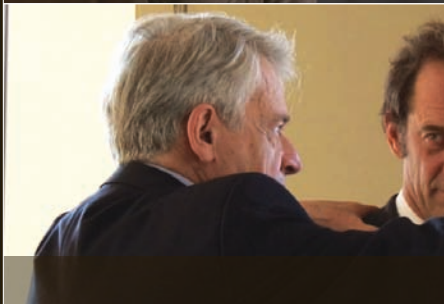
*Melancholia* | Lars von Trier p. 51



*Il était une fois en Anatolie* | Nuri Bilge Ceylan p. 49



*Shame* | Steve McQueen p. 55



*Pater* | Alain Cavalier p. 50



*L'exercice de l'État* | Pierre Schoeller p. 52



*The Ides of March* | George Clooney p. 52



*The Tree of Life* | Terrence Malick p. 58



*Drive* | Nicolas Winding Refn p. 63



*Sky Song* | Mati Kütt p. 62



# L'humanité

par André Roy

**S**i avec *Trois singes*, son précédent film, Nuri Bilge Ceylan nous inquiétait par l'appauvrissement de son inspiration, il revient heureusement avec une œuvre ambitieuse, audacieuse et fascinante. C'est un retour à la Turquie rurale de ses deux premiers opus, *Kasaba* (1997) et *Nuages de mai* (1999).

Une campagne plus que jamais remplie de mystères et de silences. Un paysage crépusculaire, une lumière saturnienne, ce qui conviendra parfaitement aux êtres qu'il met en scène, atrabillaires, susceptibles, las, mais forts de la force de leur terre ancestrale. Le cinéaste fait d'eux nos contemporains, non pas tant par leur culture que dans leurs épiphanies quotidiennes qui dévoilent la vérité sur le destin auquel nous sommes tous voués. Une vérité qui passe par une épreuve et une révélation (l'illusion d'éternité que renferme toute réalité). Il faudra pour l'atteindre une longue route, de la patience, du calme, du temps.

Le titre du film, *Il était une fois en Anatolie*, s'annonce déjà comme un conte, une fable, un mythe. Une histoire fondatrice que Ceylan racontera par le petit bout de la lorgnette, celle de cinq hommes : un procureur, un médecin, un commissaire, un meurtrier et un chauffeur, tous à la recherche d'un cadavre. L'assassin l'a enterré alors qu'il était saoul, il ne se souvient plus de l'endroit exact, sinon qu'il s'agit « d'un champ plat avec un arbre en boule » près d'une fontaine (le dialogue est souvent savoureux dans ce film). Ceylan confirme encore une fois son inclination pour un cinéma de l'errance sur fond d'espaces vides, telluriques, qui n'ont pas changé, semble-t-il, depuis des siècles. Les personnages sont comme attirés par l'immensité aride de la steppe anatolienne, qui s'allonge à l'horizon, rendue vivante par le froid, le vent, les ténèbres de la nuit, ennemis qu'il faudra affronter jusqu'à l'aube, jusqu'à la révélation.

On pourrait diviser le film en trois parties. La première, après un prologue, est celle du voyage de ces hommes, ponctué



d'arrêts qui se transforment en moments de vérité : d'eux, nous connaissons leur vie faite d'amours et de haines. On parle de nourriture, mais en fait, c'est de la destinée humaine qu'il s'agit. Petit à petit, par des dialogues confinés à l'insignifiance, il en est tout dit des rêves brisés, de l'insatisfaction du désir, de l'affliction permanente, de l'incomplétude de tout être. C'est l'irréversibilité du quotidien, celle qui mène vers la fin de la vie – et nous sommes entraînés dans une parabole sur la néantisation de tout, qui sera indiquée par le dernier plan du film, d'une beauté fracassante dans sa simplicité même : vous verrez qu'un regard peut tout dire.

La deuxième partie est plus brève. C'est un éclair, un moment d'illumination, qui se produit quand la voiture s'arrête dans un village, une halte dans un café. En une séquence admirable et émouvante, toutes les fatigues, les rancœurs, les jalousies sont abolies par l'arrivée d'une jeune serveuse – la beauté même – qui suscite, sans l'appui d'aucun dialogue, seulement par le jeu des regards, un instant de grâce, de pure paix, de parfaite harmonie humaine. Tout à coup, le désir est là, celui dont on voudrait toujours vivre et qu'il perdure. Mais il ne dure que le temps d'en rêver.

La troisième partie, qui se présente comme un dénouement, isole le personnage du médecin, Cemal – en fait, personnage central du récit. On a retrouvé le corps ; Cemal doit en faire l'autopsie ; il découvre que le cadavre a été enterré

vivant, mais décide de camoufler cet élément. Tout au long du récit, Cemal, qu'on n'a jamais perdu de vue, se révèle peu à peu : il se dépouille de ses prétentions, de ses exaspérations, de son arrogance, de son dédain. D'abord plutôt méprisant envers ses compagnons, il se prend graduellement de sympathie pour eux. La compassion naît, et explique son geste de ne pas dénoncer le meurtrier. L'humanité éclate ainsi, la lenteur de la narration la faisant apparaître progressivement tout au long du récit. Le regard du docteur dans le dernier plan est non seulement poignant, mais déchirant tant semblent en sourdre toute la tristesse du monde, la mélancolie et, il faut le dire, le désespoir.

Il a fallu près de trois heures – le temps qu'il faut – pour que Ceylan nous dise ce point de l'être à la fois dans toute sa positivité et sa négativité, si adroitement mêlées qu'elles peuvent délivrer à la fin une allégorie de l'existence : ses projets avortés, ses passions refoulées, ses regrets infinis. Ce qui ne semblait au début qu'une enquête s'est transformé en méditation sur le monde. La disparition d'un mort ne sera ici que l'annonce de la disparition prochaine, irrémédiable, qui nous attend. Mais elle demande pour la comprendre l'amour immense des humains, dans leur faiblesse comme dans leur force. **24**

Turquie, 2011. Ré. : Nuri Bilge Ceylan. Scé. : Ebru Ceylan, Nuri Bilge Ceylan et Ercan Kesal. Ph. : Gokhan Tiryaki. Mont. : Bora Göksingöl. Int. : Muhammed Uzuner, Yilmaz Erdogan, Taner Birsel, Ahmet Mümtaz Taylan, Firat Tanis, Ercan Kesal. 157 minutes.